

N° 24.

DEUXIÈME ANNÉE

11 Juin 1905.

16.50 698787097

Arrivée  
10.11.13

# LE GRAND ILLUSTRÉ

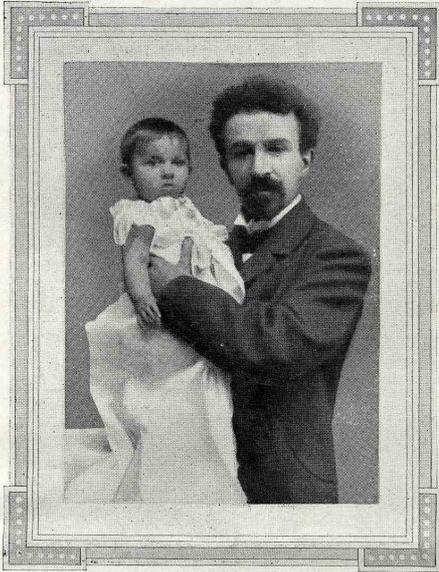
Supplément d'Actualités  
DE LA DÉPÊCHE

ADMINISTRATION : 57, RUE BAYARD, TOULOUSE

15 CENT.



LES ATROCES MASSACRES DE BAKOU, racontés par M<sup>me</sup> SÉVERINE,  
d'après le journal d'un témoin oculaire.



M. TATOSSOFF, avocat juré, et sa fille Éveline.

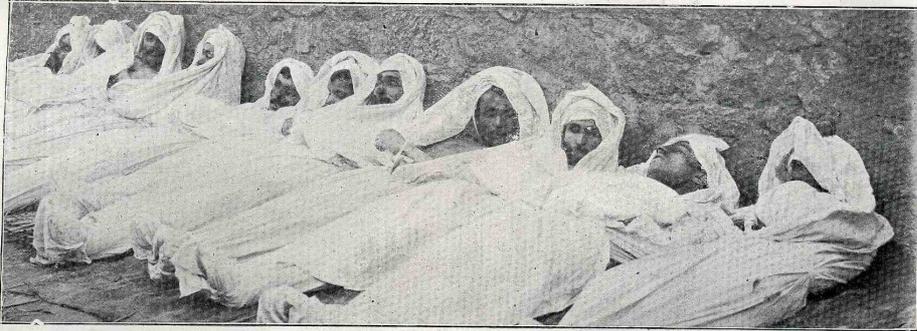


M<sup>me</sup> Marie TATOSSOFF, femme du précédent.



La famille TATOSSOFF après le massacre et l'incendie.

## \* \* \* LES ATROCITÉS DE BAKOU, par Mme SÉVERINE \* \* \*

*Les morts inconnus.**Morts jetés en tas le long d'un mur au cimetière.**Groupe de cadavres dans le vestibule de la maison Lazareff, rue de l'Église, à Bakou.*

LES MASSACRES DE BAKOU, par Mme SEVERINE

" SANS haine et sans crainte, » comme il est inscrit dans la formule du serment solennel qui précède les dépositions en cour d'assises, je jure que ceci est la vérité. Elle m'est transmise par une personne infiniment honorable, de parole sûre, de vision nette, étrangère à toute politique, incapable non seulement de dénaturer les faits, mais de les amplifier.

Aucun intérêt, aucune passion n'existait, qui pût troubler ce témoignage d'un tiers hors de la lutte des partis. Si sa conviction se forma, c'est d'avoir vu, entendu, c'est d'avoir reçu la leçon horrible des faits!

Douze cent quatre-vingt-sept victimes, dont neuf cents morts, sont la déterminante de cette transformation de l'indifférence en une pitié indiguée. Ce civilisé égaré parmi les barbares a pensé que ceux de sa race, de sa mentalité, frémissaient, comme lui, au récit des atrocités dont, plus d'une semaine, Bakou fut le théâtre.

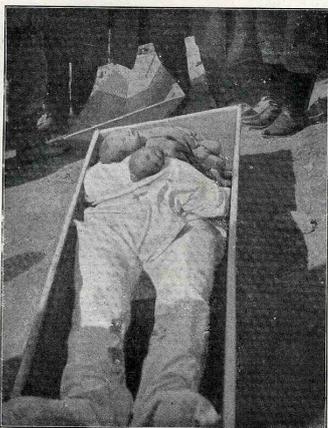
Il ignorait les puissantes raisons qui chez nous, font, — sans méprise ou surprise, — régner le silence sur les événements intérieurs de l'Empire russe... et la presque impossibilité, sauf par la parole, où sont les esprits libres, de porter certains faits à la connaissance du grand public.

Et il m'envoya ses notes quotidiennes, févreusement rédigées à la lueur des incendies, au bruit des détonations, des appels, des cris, des râles...

Moi aussi, j'ai pensé qu'il était impossible que la France, que le monde, restassent dans l'incomplète connaissance d'un tel forfait. Car il ne s'agit point, ainsi que le prétend la version officielle trop aisément admise, d'un conflit de croyances, ni de nationalités. Cela, c'est la façade.

Le fond, c'est qu'il y a, en Russie, quatre éléments d'indiscipline, de fermentation, de progrès, quatre forces dissolvantes du régime autocratique, parce qu'elles sont de culture supérieure ou d'origine distincte, hantées du besoin d'examen et de critique, affaiblies par l'étude, exaspérées par la persécution, soit : les intellectuels, les Polonais, les Juifs et les Arméniens.

Pour les intellectuels, professeurs, écrivains, artistes, leur petit nombre alimente sans surmenage les cours de justice civile ou militaire, garnies de fortresses, agrémentées la Sibérie. Comme



Restes d'une femme écrasée évanouie. On ne retrouve, quand on voulut la mettre au cercueil, que le bas du corps avec les deux jumeaux.

moyens de coercition envers les étudiants, il y a les Cosaques, la nagaiha, l'incorporation, etc. — encore que l'on commence d'exciter la populace contre les Universités « cause de la cherté de l'alcool, de la guerre, et de l'accroissement des impôts ».

Pour les Polonais, comme pour la Finlande, il y a l'application du régime de la conquête; l'oppression dans toute sa hideur...

Mais, pour les Juifs, il n'est que de susciter et de déclencher sans obstacle le fanatisme orthodoxe, comme à Kitchinev, comme à Gomei, etc., etc. Mais pour les Arméniens, chrétiens, méthodes identiques, sauf que l'instrument diffère. C'est l'Islam, cette fois, qu'on mobilise. Les Tartares sont musulmans, comme les Kurdes, que le gouvernement turc « laisse faire » avec tant d'indulgence pour anéantir en Asie Mineure également, et dès 1895, la nation arménienne, nid de « subversifs ».

Ceci une fois discerné, quant aux Juifs, quant aux Arméniens, tout s'explique, tout s'éclaircit. L'incohérence de mouvements en apparence contradictoires, devient le jeu visible d'une politique sans scrupule, mais non sans habileté. C'est l'utilisation des instincts, que préconisait Fourier, appliquée non plus seulement à l'éducation individuelle, au rouage de l'unité dans ses rapports avec le mécanisme général, mais au mieux d'un mode particulier de gouvernement. La police faite par les passions.

Et, en dehors, au-dessus, « irresponsable », ne prévenant pas, ne réprimant point, mais n'approuvant pas non plus, — la morale s'y oppose, — un État-Pilate qui se lave les mains de l'aven-ture, tout en supputant l'appoint de stabilité qui lui en peut revenir.

Voilà la vérité. Et c'est pour qu'elle soit connue de tous, hautement connue, qu'ayant été assez heureuse pour rencontrer ici une hospitalité sans restrictions, j'ai colligé ces notes et les ai réduites, sans jamais en modifier le sens. Si, bien souvent, parce que je suis une femme, une mère, la plume m'a tremblé entre les doigts, j'ai tenu à ce que rien de ma douleur personnelle, ne perçât dans le récit. Ceci est un document. Ceci est un appel à la conscience du monde civilisé.

(Voir suite p. 12.)



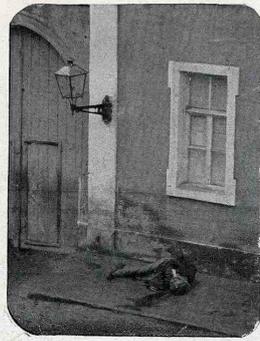
La belle Mme Adamoff.



Ruines de la maison Babadjanoff, où périrent trente-sept personnes.



Ruines de la maison Lataïeff, dont l'investissement dura 48 heures et dont le propriétaire fut brûlé vif avec sa femme et ses gens.



Cadavre abandonné rue de Malakhan.

LES MASSACRES DE BAKOU, par Mme SÉVERINE

(Suite. Voir pages 9, 10 et 11.)

Bakou, dimanche, 19 février 1905.  
**Q**ue se passe-t-il ? La ville est pleine de rumeurs, d'explosions lointaines. Des passants se sauvent, les yeux hagards, les vêtements en désordre, l'air fou. Je descends et m'informe. Une rixe vient d'éclater au Farapet, la place centrale; deux individus, dont Babatseff le Riche, ont été tués.

Mais le fait, ici, n'a rien d'anormal : le meurtre court les rues. Pourquoi alors si chaude alerte ?

Une femme du peuple que je connais un peu, m'aborde en pleurant :  
 — Ça a commencé au Bazar d'en haut. J'ai vu tuer quatre hommes auprès de moi. Cinq autres étaient déjà par terre, morts. Et il y en a des tas partout, des dix, des cent !

Je l'interroge, j'en interroge d'autres. Que sont les égorgeurs et quelles sont les victimes ? Les gens ne savent pas, se lamentent dans l'incertitude. A la fin, quelqu'un m'a dit :

— Ce sont les Tatares-Persans qui massacrent les Arméniens.

A quel propos ? Comment ? Pourquoi ? La nouvelle est incroyable ; car, bien que les musulmans vivent entre eux, ils vivent aussi en excellents termes avec le reste de la population. N'en a-t-on pas eu la preuve, récemment, lorsque malgré la modicité de leurs besoins personnels, leurs tendances conservatrices, leur fataliste soumission aux autorités établies, les ouvriers mahométans du pétrole se sont solidarisés avec leurs camarades arméniens et russes, pour la grande grève de Décembre ?

Sous quel prétexte, sous quelles influences, ces relations de bon voisinage, de fraternité même, se seraient-elles changées en exécution sanguinaire, en folie criminelle ?

Et la police ? Que fait-elle ? Pourquoi n'intervient-elle pas ?

A la nuit tombée, cela devient lugubre. Dans la plupart des rues, personne ; à peine quelques rares voitures allant d'un train de fuite. Un silence atterré, coupé seulement de cris éloignés, de l'écho des fusillades. Plus tard, au club, le bal de bienfaisance, d'ordinaire très suivi, donné au profit de la paroisse suédoise, est presque désert. Qui aurait, en effet, le courage de danser, alors que, si près, des êtres humains, sans motif plausible, en massacreent d'autres ?

L'animation est concentrée, presque tout entière, aux alentours de la grande cathédrale russe. La nuit est sombre, il

pleut, on glisse, — est-ce dans l'eau, est-ce dans le sang ?... Des formes immobiles ou tressaillantes à peine, gisent par terre, isolées ou en tas, sans qu'on en puisse distinguer les contours.

Des groupes armés, lorsque survient quelqu'un, une question part, menaçante :  
 — Es-tu Arménien ?

« Oui », le passant continue sa route. « Oui », il n'est pas attaqué par devant, mais, sitôt passé, reçoit une balle dans le dos. De même s'il a négligé l'injonction : on tue à tout hasard...

Cent soixante cadavres furent ramassés là, et pas plus de quatre blessés, car on tirait à bout portant. Ces derniers sont soignés à l'hôpital ; il y a, parmi eux, un valet de l'hôtel d'Europe, pauvre garçon qui ne comptait pas, répondit affirmativement sans soupçonner le péril, et, Géorgien, fut traité en Arménien.

Et la police ? Et la troupe ?  
 Rien. Le champ libre ! Seulement, dans l'ombre, et tard, des charrettes qui enlèvent les morts...

Lundi, 20 février.

Aujourd'hui, la terreur est générale. Cependant elle s'exerce plus spécialement sur des points déterminés. Partout ailleurs, elle traverse en rafale, les rues où les magasins sont fermés, où ne circulent plus aucune sorte de véhicules, où de rares piétons se hasardent en tremblant, où de vagues silhouettes apparaissent, disparaissent, craintives, aux balcons, sur les terrasses d'asphalte qui, ici, remplacent les toits.

Tantôt, devant la confiserie Philippo-cianiz, les musulmans ont ouvert le feu contre un tramway. Mais les Arméniens, revenus de leur stupeur, se sont ressaisis, organisés ; ils entendent ne pas se laisser égorger comme des moutons, et, de neuf à onze heures, se sont défendus énergiquement.

Alors, la force publique s'est montrée contre eux, sans toucher à leurs agresseurs !

De tous côtés, à tout instant, on entend des coups de revolvers, parfois de véritables salves ; on voit des gens qui s'enfuient ; on entend des cris effrayés, des hurlements de douleur. Des combats naissent au hasard, des rencontres aux carrefours, et les victimes jonchent le sol. Les agents de la police urbaine se tiennent à l'écart deux par deux, au coin des rues, avec des airs inoccupés et tranquilles, — en spectateurs !

Un autre gardien de l'ordre public me montre, placidement, une fenêtre trouée

par des balles qu'ont tirées, devant lui, des gens qui passaient en fiacre.

Rue Kolubakine, rue Molakhan, des cadavres sont aplatis sur le trottoir, deux cadavres d'hommes englués dans leur sang et dont personne ne s'occupe.

Je rentre chez moi et, par la croisée, j'aperçois de malheureux petits enfants, des écoliers, des écolières, qui, partis en classe ce matin, avant la bataille, s'efforcent maintenant, livres et cahiers d'études à la main, longeant furtivement les murs, de regagner leur domicile.

6 heures. — Me revolvicierant à travers la cité déserte et terrorisée. Parfois des groupes de Tatares me frôlent. La plupart tiennent, tantôt sous un pan de leur vêtement, le plus souvent de façon ostensible, un grand revolver Smith et Wesson du modèle administratif, du type d'ordonnance employé par la police et la troupe.

Celle-ci, immobile, inactive, les regarde passer — et agit ! Grâce à son attitude, le duel du matin s'est transformé en la plus répugnante chasse à l'homme.

Je n'en puis douter. J'ai vu, dans la rue du Commerce, cinq cosaques pousser rudement, entre leurs chevaux, trois Arméniens maigres et noirs qu'ils venaient apparemment d'arrêter ; j'ai vu les agents de police se cacher pour n'avoir pas à intervenir ; j'ai vu officiers et soldats écouter, impassibles et parfois sans même tourner la tête, les coups de feu qui éclataient à courte distance...

Ces tragiques événements ressemblent terriblement aux massacres de Kichinev et de Gomel. C'est toujours l'esprit de Plehve qui gouverne. Même instigation sournoise aux débuts ; même poursuite des non-résignés ; même déploiement de forces assistant, l'arme au pied, à la suppression des « suspects » ; même désir aussi de désorganiser les victimes dans l'opinion publique.

Ma servante ne vient-elle pas de me rapporter « que les Arméniens conspiraient pour affranchir le Caucase ; qu'ils avaient voulu entraîner les Tatares dans le complot ; et qu'après, fidèles à l'Empereur, les Tatares avaient châtié les conjurés ».

Absolument la version de Kichinef, moins le meurtre rituel et l'imputation d'usure !

Mardi, 21 février.

Journée de siège, où je n'ai pu tenter qu'une sortie. On tire des encoignures, des balcons, des toits. Le pain, rare d'abord, hors de prix, devient par la suite introu-

vable. L'eau potable fait défaut, car les tonneaux n'ont pas circulé en ville.

Je me risque jusqu'à la poste, où les soldats montent la garde devant les guichets clos. La plupart des services sont suspendus, de même que les banques sont fermées, la Bourse déserte, toutes les transactions commerciales interrompues. Les dépêches arrivant du dehors sont reçues, mais non distribuées. Pour revenir, j'ai encore plus de difficultés. Il faut parlementer — et se garer des balles !

3 heures. — Désormais claustré, comme tout le monde, je regarde, du balcon, des forcés poursuivre, joindre, assommer ou égorger des fugitifs, à l'intersection des rues voisines, ou défilé des patrouilles-fantômes, sourdes et aveugles par ordre.

4 h. 30. — Qu'arrive-t-il ? Une odeur de fumée, une punteur de roussi flotte dans l'air humide. Les pompiers viennent de passer au grand galop.

6 heures. — La nuit. Oh ! ce supplice de scruter les ténèbres sans qu'elles vous révèlent rien de leur mystère ; d'être bloqué dans l'inertie, alors que l'on voudrait ne pas rester éloigné du drame ; de pressentir que tant d'abominations se commettent... et de n'en pouvoir empêcher aucune !

Mercredi, 11 février.

Ce matin, dans la rue du Commerce, au centre de la ville, sous les yeux de la troupe, plusieurs magasins arméniens ont été forcés et pillés. D'aucuns même avaient amené des « arba » pour y entasser plus de butin. Les soldats riaient !

Les Tatares vont disant qu'ils exterminent les Arméniens, avec autorisation de l'Empereur, par ordre du gouvernement. Et ils continuent !

Nous n'avons toujours ni eau, ni pain. La viande aussi manque.

3 heures. — Soudain, en bas, des exclamations d'allégresse.

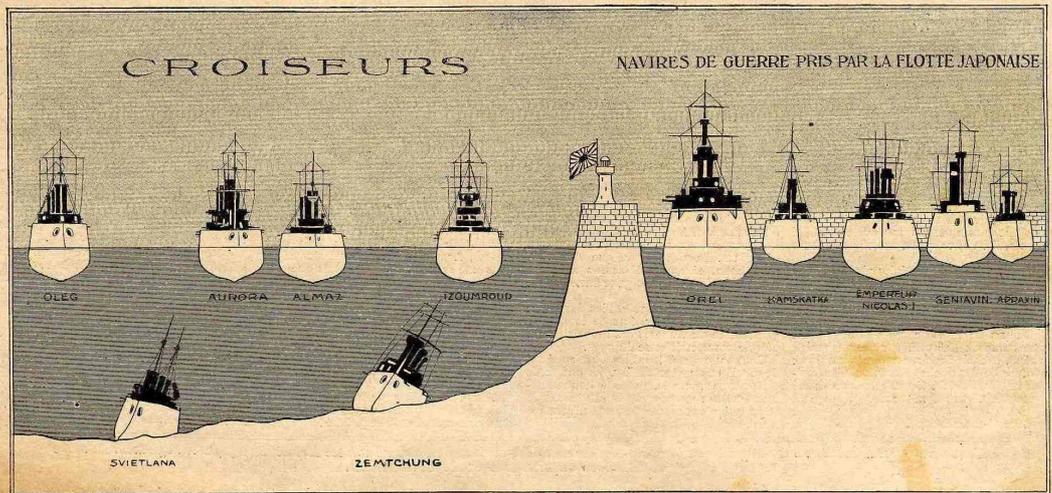
— La paix ! La paix !

Un peloton de cosaques s'avance au pas. Derrière, bras-dessus, bras-dessous, des Tatares et des Arméniens ! Une foule bruyante et joyeuse les accompagne, une nuée d'enfants les environnent, qui crient :

— Hourrah ! Hourrah !

Je me précipite au dehors. On dit que l'entente est rétablie par les soins des clergés respectif, sanctionnée par le gouverneur. Le Scheikh-el-Islam a trouvé la cause du malheur : « C'est Cheitann, l'Esprit du mal, qui a dirigé votre bras contre vos frères arméniens », et-tel dit aux Tatares qu'il était accouru apaiser.

LE DÉSASTRE RUSSE : LE SORT DES PRINCIPALES UNITÉS DE COMBAT



Et ceux-ci, d'autres encore, sont enchan-  
tés de l'explication. Nul n'est coupable, de  
cette manière, ni les inspirateurs, ni les  
exécuteurs : c'est Chetani qui a tout fait !

Dès hier, des conseillers municipaux des  
deux races, peut-être moins convaincus  
d'une immixtion surnaturelle, étaient allés  
trouver le gouverneur, conseiller privé,  
prince Nakachidze, pour lui proposer d'in-  
tervenir. Vingt-quatre heures ont été  
employées, par ce dernier, en pourparlers  
avec le gouverneur général du Caucase, rési-  
dant à Tiflis, en demandes d'instructions,  
échanges de dépêches avec Saint-Peters-  
bourg.

Pendant ce temps, on n'arrêtait pas de  
massacrer...

Enfin, tantôt, l'alliance s'est conclue au  
Palais du gouverneur, par quelques allocu-  
tions bien senties, après qu'en cortège  
solennel le prince Nakachidze, le général  
expédié de Tiflis, la municipalité au complet,  
les représentants de tous les cultes, envi-  
ronnés d'un grand appareil militaire, ont  
parcouru les voies principales, en vue de  
rassurer la population.

Sur leur passage, on a osé sortir des  
logis, ent'ouvrir les portes, entrebâiller les  
fenêtres. Mais la satisfaction est mitrigée par  
deux sentiments : la peur de ce qu'on va  
voir et apprendre ; l'étonnement à constater  
combien était occasionnelle, éphémère, de  
racines peu profondes, l'épouvantable dis-  
sentiment.

*Lesoir.* — J'ai voulu parcourir les quar-  
tiers les plus éprouvés. L'impression ne dépasse  
tout ce qu'on pourrait imaginer ; les mots  
ne peuvent rendre qu'insuffisamment  
l'outrage du vandalisme, la fureur de la  
crainte.

Non loin du Bazar, où s'était, un instant,  
circonscrit la lutte, on ne voit qu'immeu-  
bles détruits et dévalisés. En certains  
endroits, les amoncellements de débris de  
meubles, de portes, de fenêtres, de plâtras,  
de charpentes, sont tellement considérables  
qu'ils interceptent totalement la circulation.  
Des rues en sont barrées, d'un côté à l'au-  
tre.

Mais les ruines c'est peu, encore que  
celles-ci étonnent par la fureur de dévasta-  
tion dont elles témoignent.

Il est des spectacles plus affligeants, plus  
désolants pour l'humanité...

La plupart des cadavres ont été portés au  
cimetière. On les a jetés en masses le long des  
murs, dans un brutal désordre, pêle-mêle,  
hommes, femmes et enfants. Beaucoup  
sont abominablement déchiétés.

C'est là que les malheureux qui n'ont pas  
vu, ces derniers jours, rentrer quelque'un  
de leurs, — le père, soutien de la famille ;  
la ménagère partie aux provisions, l'enfant  
non revenu de l'école, l'aïeule partie à sa  
rencontre, — c'est là que de pauvres gens  
blêmes, chancelants, secoués de sanglots,  
aveuglés par les larmes, vont chercher. On  
leur rend ce qui reste. Parfois, le tronçon  
est si méconnaissable qu'ils hésitent, gui-  
dés seulement par un signe particulier, un  
bout d'étoffe...

Les « reconnus » sont aussitôt enveloppés  
d'un suaire et enterrés séance tenante, sans  
cercueil pour gagner du temps.

Les « non-reconnus », roulés dans des  
linçous, et alignés sur de vieilles nattes,  
attendent. Ils seront inhumés demain.

Et l'on enfouit les débris décidément trop  
anonymes !

*La nuit.* — Pourquoi tergiverser, pour-  
quoi hésiter vis-à-vis de moi-même à enre-  
gistrer ce qui est ? Ce n'est point par goût,  
par une sorte de sadisme, que l'on s'attarde  
à dépeindre l'horreur, à en retracer le  
détail. Il faut bien attester la vérité, quand  
la révélation est nécessaire, importer au  
jugement public.

Tantôt, je suis allé visiter ce qui subsiste  
de certaines maisons incendiées, et j'ai  
appris, j'ai vu, ce qu'on avait fait de leurs  
habitants.

On ne sait s'il est resté des victimes sous  
les décombres de la maison Chakmakha-  
sian, rue de Chemakha. Mais à la maison  
Adamoff, vingt-deux personnes ont été  
assassinées.

Depuis un mois on avait lancé le bruit  
que Balabek Latayeff, le riche Arménien  
libéral, cachait dans ses caves six tonneaux  
remplis de oortouches destinées à exter-  
miner les fils d'Allah. Cette légende avait été  
répandue dans les mosquées, propagée à  
foison.

La maison de Latayeff, à la Chemakhinka,

fut assiégée pendant deux jours. Il fit  
requérir l'aide des autorités, invoqua des  
promesses formelles et le péril pressant.

Nul ne le vint, ni ne l'envoya secourir.  
Il fut égorgé avec sa femme, son personnel.  
On défonça les fameux tonneaux... ils ne  
contenaient que du ciment ! Alors, de  
dépît, les assassins firent flamber la bâtisse  
et brûler les cadavres.

Rue de l'Église, dans la maison Lazareff,  
l'incendie faisait rage. Aux issues, les mas-  
sacres veillaient. Et quand les malheu-  
reux survivants, torches hurlantes, es-  
sayaient d'échapper, ils étaient repoussés  
dans le brasier à coups de « bebbout », le  
long poignard caucasien. On voit encore,  
dans le vestibule, un groupe de ces cadavres  
hideusement carbonisés et hachés de  
mille blessures.

Non loin, c'est la maison Babadjanoff.  
Dix-neuf infortunés y ont péri dans les  
conditions les plus affreuses. L'avocat juré  
Tatossouff demeurait là, avec son épouse,  
Marie; ses deux bébés, l'un Eveline, qui  
n'avait pas deux ans ; l'autre, Serioja, qui  
n'avait que huit mois ; sa belle-sœur Eu-  
génie et son neveu Alexandre. C'était une  
jolie famille, unie, heureuse... La fureur  
d'une multitude abusée en a fait un mon-  
ceau de charbon où se reconnaît à peine  
forme humaine !

L'avocat juré Adamoff, rue Verskovaia,  
s'était réfugié dans une cave avec sa  
très charmante femme, une des élé-  
gantes de Bakou. Elle était jeune, gaie,  
spirituelle, heureuse de vivre ! Je n'oserais  
décrire ce qu'on a retrouvé de sa grâce et  
de sa beauté !

Et cependant la plus épouvantable  
chose s'est vue au cimetière : la partie in-  
férieure du corps d'une femme enceinte,  
éventrée, et deux jumeaux jetés en travers...  
une des malheureuses, prêtes d'être mères,  
qui furent arrachées de la Maternité et ainsi  
dépêchées !

— C'était une Saint-Barthélemy, me dit  
un officier de police.

— Oui, mais celle-ci a duré quatre jours !

*6 mars.* — A qui la faute ? A qui la faute ?

C'est la question dont toutes les pensées  
sont envahies, tourmentées jusqu'à l'obses-  
sion. En vain la vie normale semble-t-elle  
avoir repris son cours : on voit, chez tous,  
la méfiance, l'anxiété, l'appréhension du  
lendemain... Une file incessante de piétons,  
de voitures, se dirige vers la gare, laquelle  
offre l'aspect d'un véritable campement.

Mais ni l'impétuosité et l'ampleur de cet  
exorde ; ni l'angoisse relative aux troubles  
de Balakhany (où trente ouvriers arméniens  
viennent aussi être assassinés à l'impro-  
viste) ; ni la proclamation du gouverneur  
interdisant toute apparition sur la voie  
publique de 8 heures du soir à 6 heures  
du matin, sous peine de cinq cents roubles  
d'amende ou de trois mois d'emprisonne-  
ment ; ni les paniques éclatant à tout  
propos ; ni l'état de siège proclamé, neuf  
mille hommes de troupe occupant Bakou ;  
ni les fouilles opérées militairement dans  
les poches des citoyens et amenant la sa-  
sisé, en cinq heures, d'un millier de  
revolvers, rien enfin n'est susceptible de  
détourner les esprits de leur idée fixe !

On s'en est bien aperçu, le vendredi  
24 février, au Parapet, quand le gouverneur,  
entre des milliers de musulmans et des popes  
arméniens, s'est mis à haranguer la foule.  
Des rangs de celle-ci, une voix s'est élevée,  
une voix forte et hardie :

— C'est la police qui a tout fait !

Toutement, on a cherché l'audacieux  
complice ; la multitude l'avait recouvert de  
son flot et entraîné.

On s'en est aperçu non moins, dans  
l'unanimité de la presse (enfin reparue le  
lendemain) le samedi après dix-sept jours  
d'interruption) à nier que subsistât, précé-  
demment, aucun antagonisme de rites ou  
d'origines. La *Caspienne*, que dirige un  
musulman, s'accorde là-dessus avec les  
*Nouvelles Bakinoises*, organe arménophile  
et libéral.

On s'en est aperçu encore bien davantage  
le dimanche 26 février, lors de la clôture  
prématurée du Congrès des industriels du  
pétrole, force enrichisse du pays.

Coupant court à leurs travaux, en signe  
de deuil et de réprobation, ils ont, dans  
une adresse motivée, protesté contre l'ex-  
plication des massacres par des haines de  
races qui n'ont jamais existé, ni par un  
fanatisme qui n'existe pas davantage, ni par

des rapports économiques jusqu'ici paci-  
fiques et normaux.

Ces massacres, était-il ajouté, ont été  
préparés et organisés, du dehors, par des  
criminels qui se dissimulent dans l'ombre  
mais qu'une enquête découvrirait. Et après  
avoir flétri l'inaction des pouvoirs publics, le  
Congrès, sollicitant ladite enquête, deman-  
dait qu'elle ne fût pas confiée à l'admini-  
stration, peut-être appelée à jouer le rôle  
d'accusé.

Et alors, profitant de ce qu'ils étaient  
réunis, les quinze cents auditeurs transfor-  
mèrent le groupement professionnel en  
des dépositions. L'avocat Andronikoff, du  
président par acclamation, prit place entre  
les rois du Pétrole. Son discours véhément  
réfléta la préoccupation de tous. Et l'un  
après l'autre, montant sur leur chaise pour  
être mieux entendus, les témoins oculaires  
dirent, dans le silence, à quels faits ils  
avaient assisté.

La se déchira le premier voile, quant  
aux assassinements du gouverneur.

On l'a vu, traversant la ville en sang,  
sous bonne escorte, causer avec les musul-  
mans armés, louer leur bravoure ; on l'a  
entendu téléphoner à des chefs de bandes  
d'Arméniens pour leur signaler l'arrivée  
d'un groupe d'Arméniens par le chemin  
de Balakhany, et les prier d'aller à leur  
rencontre ; on l'a prévenu que la maison  
de Latayeff était en danger dix heures au  
moins avant l'aube fatale et il n'a pas  
envoyé la garde qu'il avait promise ; on l'a  
vu refuser à des Arméniens menacés la  
permission de suivre son cortège pour  
s'évader du lieu du danger, leur assurant  
ironiquement pleine sécurité chez eux.

On l'a vu, enfin, — et ceci, plus que  
tout, est abominable ! — passer en grande  
pompe à quelques mètres du balcon d'où  
Mme Adamoff, affolée, échevelée, hale-  
tante, invoquait l'aide, tendait vers lui  
des mains désespérées, et continuer sa  
route impassiblement !

Quant aux crimes de sa police, de ses  
cosaques aussi, ils sont innombrables. On  
les a vus livrer aux massacres des  
malheureux qu'ils escortaient, rejeter par  
trois fois aux Tatars, jusqu'à ce que la  
mort s'en suive, un jeune Arménien qui  
se refusait opiniâtement sous leur garde ;  
on les a vus, sous de vains prétextes, se  
faire ouvrir des portes barricadées, pour  
céder la place aux bandits dès que l'huis  
s'entrouvrait ; on les a vus piller, voler,  
demander à main armée, la bourse au  
vif, et même vendre à grand prix  
leur protection toujours efficace.

Des orateurs prirent ensuite la parole,  
un ouvrier entre autres : « Nous n'avons  
que notre force et nos bras, dit-il, et nous  
travaillons pour l'affranchissement de  
tous : donnez-nous l'argent dont nous  
avons besoin. »

Et les rois du Pétrole donnèrent, don-  
nèrent même abondamment.  
Dès ce jour-là, dans cette Russie justement  
surnommée « le pays du silence », où,  
précédemment, la rencontre de quinze per-  
sonnes exigeait une autorisation, où la  
censure toute puissante empêchait encore  
de publier aucun détail sur le drame, ni  
même la liste ou le nombre des victimes,  
on osa parler, dire tout haut ce que chacun  
pensait tout bas.

Le lendemain, lundi 27 février, au même  
lieu, tenait séance la Société juridique,  
soit les membres du bureau de Bakou. Y  
assistaient un certain nombre de musul-  
mans cultivés, d'accord avec tous pour  
instituer une commission chargée d'établir  
les responsabilités, et de prendre toutes  
mesures légales afin d'assurer la poursuite  
des principaux coupables, des instigateurs,  
et non des obscurs exécutants. Eux aussi  
voulent la lumière, « toute la lumière ! »

Le mercredi, 1<sup>er</sup> mars, ce fut le grand  
meeting de la réconciliation : trois mille  
Russes, Arméniens et Tatars s'entassant  
dans une salle insuffisante. Mais que cette  
réunion fut féconde en enseignements !  
D'jà, ça avait été frappé de la révélation  
de *Nouvelles Bakinoises*, réclamant, dès  
le début, que l'on recherchât les organi-  
sateurs de cette boucherie, dont l'annonce  
aurait commencé à circuler dans leur  
région il y a un mois, au lendemain  
même des tragiques événements de Saint-  
Petersbourg.

C'est l'accusation de préméditation la  
plus formelle qui se soit encore élevée. Elle  
est d'une exceptionnelle gravité !

Surtout si l'on en rapproche les inscrip-  
tions préservées, tracées par avance au  
charbon ou à la craie, sur les maisons  
russes et musulmanes, afin de les exempter  
du sort réservé aux seules demeures armé-  
niennes. Contraire procédé, mais tradition  
identique de la Saint-Barthélemy !

Que conclure, maintenant qu'a ce  
meeting de réconciliation, les Tatars à  
la tête rasée, à la barbe et aux ongles teints  
de benné, sont venus apporter leur con-  
tribution très précieuse à l'enquête ?

Ils étaient, eux, « du côté du manche » ;  
ils n'ont donc, illettrés et obscurs, aucun  
intérêt à mentir.

L'un a raconté le fait suivant auquel il a  
assisté.

Escorté d'une compagnie de cosaques,  
le gouverneur parcourait la rue du Bazar,  
et les meurtriers musulmans se cachaient  
à sa vue, ou tout au moins dissimulaient  
leurs armes. Mais un de leurs coreligion-  
naires, Chakhtakinsky, officier de police,  
qui accompagnait le prince en qualité  
d'interprète, les rappela et les rassura. Il  
fini par rassembler un certain nombre  
autour du prince, qui leur parla avec la  
plus extrême bienveillance.

« Si vous tuez des Arméniens, dit-il,  
« ne vous mêlez pas, car ce sont des  
ennemis du gouvernement ; seulement, pas  
de désordres, pas de pillages, ou j'ordon-  
nerai aux troupes de tirer sur vous. » Ce  
que Chakhtakinsky traduisait aussitôt, en  
exagérant : « Son Excellence vous dit de  
tuer le plus possible d'Arméniens... »

De ceci et des témoignages identiques,  
apportés à la réunion des industriels du  
pétrole, la vérité apparaît. Comme elle  
surgit de la lettre du capitaine Bakhtamoff,  
lequel, pour avoir voulu faire strictement  
son devoir, sans plus, et rétablir l'ordre,  
fut éloigné du massacre sur la demande  
de l'Administration civile ; accusé par le  
pristaf de la 2<sup>e</sup> section d'avoir, sans ordres,  
tiré un coup de feu sur un Tatar (ce  
qui est inexact) ; désigné par le même  
soffier aux vengeances des forcenés ;  
assigné enfin dans sa demeure, où il  
accueillit, chevaleresquement, autant d'Ar-  
méniens qu'il s'en présenta. Vingt-quatre  
heures de plus, et il est possible que  
l'officier, sa famille, ses hôtes, eussent  
subi le sort des habitants de la maison  
Lazareff ou Babadjanoff.

Et écoutez, à ce propos, le gémissement  
du vieil homme qui a perdu tous les  
siens dans le carnage : M. Sarouloff, le  
père de Marie Tatossouff ; ses deux filles ; ses  
deux petits-enfants, son genre, qui ont été  
brûlés vifs. Lui écrit : « Cela a eu lieu  
pour l'uniqueraison que l'on n'a pas permis  
aux pompiers d'approcher du lieu de l'in-  
cendie, que les autorités n'ont pris aucune  
mesure, ni pour l'extinction du feu, ni  
pour le sauvetage des personnes, et cela  
bien que Tatossouff lui-même ait appelé à  
l'aide par le téléphone, jusqu'à l'extrême  
limite du possible, quiconque détenait une  
arcele ou une ombre d'autorité. »

*Moralité.* — Le prince Nakachidze est  
encore gouverneur de Bakou, et l'on  
annonce qu'il va monter en grade.

*Je ne veux, je ne saurais rien ajouter*  
à ce récit, déjà long. Les documents, qui  
en attestent la véridicité, suffisent aussi à en  
préciser l'horreur.

Quiconque regardera l'image des vivants  
et jettera les yeux sur l'innommable chose  
qui est les mêmes « après », se sentira  
glacé d'effroi, ému jusqu'à la souffrance  
physique.

Quiconque, ayant des enfants, songera  
au martyre de ces petits êtres, au supplice  
tant moral que matériel des parents, les  
voyant voués à une mort certaine, puis  
agoniser dans des affres inouïes, se sen-  
tira le cœur assez ferme pour tout  
apprendre, le cerveau assez net pour tout  
comprendre, et, estimant que le silence  
envers certains crimes est une des formes  
de la complicité, ne saura gré d'avoir  
parlé.

SÉVERINE

P. S. Le prince Nakachidze vient d'être  
tué, à Bakou, par un Arménien.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de notre roman *Le Baiser Rouge*, et le règlement de notre grand Concours de bravoure et de dévouement.